

- 1 -

Se donner le temps

« Tu vas traverser les Pyrénées à pied ?! » s'étonne l'un de mes rédacteurs en chef. « Tu t'entraînes ? » Question répétitive dans la bouche des rares personnes à qui je fais part de ce projet, et même réponse, simple, lapidaire : « Non, pourquoi ? » Tant de significations dans cette première question... Elles ne savent pas que ce trek ne représente pour moi ni un défi sportif ni une épreuve morale, que cela n'a rien d'un dépassement de soi. L'intonation cache une certaine envie, une admiration : « Mon rêve ! », commentent certains... Mais passer du temps en montagne n'a rien d'insurmontable. Si entreprendre une traversée requiert un certain savoir-faire, de l'expérience et une bonne condition physique, le plus grand défi

repose dans le courage de se donner le temps. Celui de rompre avec le quotidien, mais aussi de vivre pleinement cette expérience : pas question d'aller le plus vite possible, de flirter avec les limites de ses capacités, de se droguer à la dopamine du sport intensif. Là n'est pas le but de cette marche. C'est une aventure simple, qui laisse la place à l'observation, à la réflexion, une marge pour composer avec les imprévus et les envies de l'instant. Cette traversée n'est qu'un prétexte pour passer du temps là-haut, découvrir davantage cette chaîne de montagnes, à la place privilégiée dans mon cœur, vivre, habiter ces espaces quasi sauvages et déconnecter de l'agitation de la plaine. Et si l'objectif est d'arriver au bout, le plaisir demeure dans l'idée de ne pas arriver trop tôt.

- 7 -

Lever de soleil

Il va encore faire chaud demain et un désert de cailloux nous attend. Réveil programmé à cinq heures pour ne pas en souffrir et départ sans petit déjeuner. Un challenge pour moi de randonner à jeun. Les étoiles brillent encore lorsque nous déplaçons la tente. Silencieux, chacun sait ce qu'il a à faire. Bourrer son sac de couchage, le mettre au fond du sac à dos, ranger ensuite scrupuleusement chaque chose à sa place. Enlever les sardines de tente, détendre la toile, la secouer, la plier, démonter l'arceau, enrouler la toile de tente. Mettre les chaussures, faire ses lacets, accrocher les tongs sur le sac... Plus qu'une routine matinale, c'est un arrêt au stand chronométré.

Il ne faut pas tarder pour admirer le lever de soleil depuis le premier col. Simon file devant tandis que, encore à moitié endormie, je fais le plein d'eau à la cabane des bergers. J'entame ensuite la montée en lacets dans la caillasse, mettant péniblement un pied devant l'autre. Je sous-estime le spectacle qui m'attend là-haut. Alors que Simon a disparu avec son appareil photo, je ne sais plus où regarder. Il y a cette boule orange qui émerge derrière la ligne de crête, brisant la mer de nuages, cet océan de rocs blancs torturés tranchés de canyons, ce lapiaz lunaire qui rougit aux premières lueurs du jour. Il y a ce sommet pyramidal, le pic d'Anie, qui semble s'être érigé de nulle part. Me voilà transportée sur une planète inconnue, déserte, silencieuse, si ce n'est quelques pierres qui murmurent sous les sabots des isards. Une terre sublime, mais hostile, sans eau, où la fraîcheur de l'aube est une bénédiction. Un terrain labyrinthique, dans lequel la trace n'est pas toujours aisée à suivre. Nous y avançons discrètement, comme s'il ne fallait pas déranger ce paradis de silence. À l'horizon, arrive un groupe de randonneurs qui jacasse, faisant claquer les pointes de leurs bâtons sur les blocs de calcaires. Je leur en veux de briser la magie de cet instant.

- 8 -

Gauche, droite

Il fait chaud, si chaud ! Je n'avance pas, j'ai mal aux pieds. J'ai l'impression qu'un immense poids de vapeur brûlante pèse sur mes épaules. Je sue et bois des litres d'eau. Nous entamons une portion de route et mon calvaire s'accroît. Je crois marcher sur des braises et voir le bitume fondre à certains endroits. « Je pense vraiment qu'il fond », me confirme Simon. La luminosité est telle que je vois des flaques au milieu du goudron. La pensée sur pause, des phrases courtes, un pied devant l'autre, en rythme. Je lutte pour ne pas consulter la carte toutes les cinq minutes... et réaliser que, non, je n'avance pas à mon rythme habituel. Le vague à l'âme, le mal du pays, l'envie d'une bière fraîche... j'essaie de ne penser à rien d'autre qu'à mes

pas. Gauche, droite, gauche, droite. Après la route plate, une piste qui grimpe. Simon m'a devancée et je le croise à un torrent, en train de se baigner. « Viens ! Ça va te faire du bien ! » Mais je ne peux pas m'arrêter. « Sinon, je ne vais jamais réussir à repartir ! »

Je regarde l'altimètre et me concentre sur la distance qu'il reste à gravir. J'ai soif et je n'ai plus d'eau. J'ai mal aux pieds. Gauche, droite, gauche, droite, des phrases courtes dans ma tête. Je rêve de dormir sous un arbre au bord de l'eau... mais je veux avancer. Il faut avancer, avancer pour arriver dans un lieu de bivouac avant que le temps se gâte. Et cette chaleur qui pèse toujours comme une chape de plomb. Je pleure de fatigue, de douleur et me cache derrière mes lunettes de soleil. J'envie les familles qui descendent de la montagne pour retrouver de douille chalets, avec des douches et des serviettes moelleuses, des draps frais et des vêtements qui sentent bon. Pourquoi une telle chaleur ?! Gauche, droite, gauche, droite, gauche, droite... un mélange de larmes et de sueurs. Gauche, droite, gauche, droite... et soudain : « Je crois qu'il y a du fromage là-haut ! » s'exclame une voix féminine non loin derrière moi. Deux filles,

qui marchent avec Simon, me rattrapent doucement. « Non ! » « Si ! À la cabane, il y a une source et des bergers qui vendent le fromage sur place. » Bénie soit cette révélation ! Quelle récompense plus merveilleuse après une telle épreuve que de l'eau fraîche et une tomme de brebis ? Gauche, droite, fromage, eau, gauche, droite, fromage, eau... enlever ses chaussures, faire une sieste, gauche, droite, fromage, eau... se coucher tôt, un sommeil lourd... gauche, droite, des phrases courtes. La poésie du randonneur.

- 10 -

Au pied du mur

Col de la Munia ou pas col de Munia ? Enveloppés de nuages dans une petite cabane du cirque de Troumouse, nous étudions les itinéraires pour rejoindre Parzan, côté espagnol : téléphones allumés pour essayer de capter des prévisions météo, topo ouvert sur la banquette métallique qui sert de lit, éclairé par nos frontales, histoire de bien visualiser ce qui nous attend. Ce soir, visibilité zéro. Nous avons failli rater la cabane. Il bruine. Demain, ce devrait être pire. De l'orage est annoncé dès le matin, avec du brouillard et de la pluie. Normalement, ces prévisions ne nous inquiéteraient pas tant. Au pire, nous passerions une journée à lire dans la cabane et attendre que le mauvais temps passe. Cette fois, nous avons une contrainte.

Mon amoureux et un ami sont censés nous rejoindre à Parzan demain soir. S'ils y arrivent ! Nous n'avons pas de nouvelles par manque de réseau téléphonique.

L'option prévue m'inquiète. C'est la plus courte et l'une des plus belles parties de la HRP, d'après le topo, qui recommande également de ne pas s'y aventurer par mauvais temps : « Itinéraire de haute montagne réservé aux randonneurs très expérimentés ; à n'entreprendre que par temps sûr, si possible après la mi-juillet. » Nous pouvons cocher le premier et le dernier point. « C'est quoi l'autre option ? » me demande Simon. « Pour éviter le col de la Munia, il faut faire un détour qui passe par deux cols à 2 500 m environ. Ça nous ferait une journée de dix heures de marche d'après le topo... ce qui est beaucoup, mais puisqu'on est plus rapide que les prévisions sur les parties techniques, c'est faisable. L'avantage de cette deuxième option, c'est qu'elle passe par un refuge, où l'on pourra éventuellement choisir de s'arrêter si les conditions sont trop dangereuses et où on pourra prévenir les garçons de notre retard. » « Et le col de la Munia, il est à combien ? » 2 853 m... Et je lis qu'il y a un mur à gravir ! « À 2 610 m, on arrive sur

un replat avec à gauche (est) un petit mur qu'il faudra escalader : commencer par une traversée oblique vers la droite, puis revenir à gauche pour prendre pied sur une corniche. On s'élève ensuite sur le faite d'une moraine, puis sur des rochers blanchâtres, laissant en contrebas à gauche des surfaces de glace ou de neige dure. » « À ton avis, Sim', il entend quoi le topo par "petit mur à escalader" ? » Nous n'avons ni corde, ni baudrier, ni matériel pour s'assurer... J'ai une sangle et un mousqueton pour d'éventuelles mains courantes, mais de là à envisager « un mur à escalader »... Tout cela m'inquiète. Je m'endors, convaincue que la nuit porte conseil.

Bam ! C'est le tonnerre qui me sort de mon sommeil le lendemain. Il pleut à verse et des éclairs déchirent le ciel, laissant parfois apparaître les reliefs du cirque sous la lueur de l'arc électrique. C'est magnifique. Hostile, mais sublime pour qui admire ce spectacle depuis une cabane. Pas la peine de se presser. Nous prenons tranquillement notre petit déjeuner et soudain, ce n'est plus de la pluie, mais de la grêle qui s'abat sur le toit de tôle. Aïe... Nous comptons les secondes entre la vue des éclairs et le son du tonnerre.

L'orage semble s'éloigner... bonne nouvelle ! Au-dessus de nos têtes, le ciel est instable, les nuages bougent rapidement... Que faire ? Parier sur la tangente espagnole ? Nous nous mettons en marche sous une fine pluie, en renonçant au col de la Munia. « Si t'étais pas là, peut-être que je l'aurais fait, mais j'ai pas envie de te mettre dans une situation risquée à cause de moi, donc je te laisse choisir l'option que tu préfères. » Merci Simon... Je sais qu'il ne veut pas que je lui en veuille si ça tourne mal. Reste à faire confiance à mon intuition.

Alors que nous prenons la direction du refuge, j'aperçois dans la brume un cairn au bord du sentier. « Je crois que c'est l'intersection pour monter au col de la Munia. » « Tu veux y aller ? » Ma tension s'accélère. Je regarde le ciel... Côté refuge, il est sombre, illuminé au loin par la foudre. Côté col, quelques éclaircies laissent apercevoir un ciel bleu et les sommets du cirque. « Allez, on passe par la Munia ! » « T'es sûre ? » m'interroge Simon, dont je n'arrive pas à percevoir si ça l'inquiète ou le réjouit. « Sûre, le ciel est bien plus accueillant par-là, mais faut pas traîner. » Avancant le plus rapidement possible jusqu'aux

premières difficultés techniques, nous prenons ensuite le temps d'analyser topo et carte pour ne pas nous tromper. Il faut parfois patienter quelques secondes, attendre l'éclaircie qui aide à mieux s'orienter. Nous nous trompons de brèche, mais retrouvons rapidement le bon itinéraire. L'adrénaline m'aide à rester concentrée, à ne pas faire de faux pas, à analyser chaque détail et à ne pas céder à la panique. L'orage semble s'éloigner. Un bon point ! J'essaie de ne pas penser au mur trempé à escalader. Mais voilà qu'il nous fait face. Nous sommes dans un cul-de-sac, à l'altitude exacte indiquée par le petit livre orange.

J'aperçois la corniche quelques mètres plus haut... au moins trois mètres plus haut ! C'est un vrai mur à escalader. Pas un pas technique de randonneur. Non, une dalle verticale, qui demande plus que des qualités de marche. « Il y a des jours où je suis contente de pratiquer l'escalade », dis-je à Simon, plus pour me rassurer moi-même. Il passe devant et arrive assez rapidement sur la corniche. Le rocher ne glisse pas, mais je n'échappe pas à la peur de tomber. Je visualise la chute, qui pourrait être dramatique avec un sac de treize kilos sur le dos... et essaye en même temps de

ne pas y penser. Comme en escalade, je me concentre sur ma respiration et sur les appuis. Au milieu du mur, je suis bloquée. « En vrai, j'ai super peur là ! » Simon me rassure et je finis par arriver à passer le pas qui me contrariait. Ouf ! Une épreuve en moins ! Le terrain devient plus facile et le stress laisse place à un état d'enthousiasme intense. Je m'émerveille devant les nuances des rochers, du noir profond au blanc nacré, une sorte de damier géant.

Je suis les cairns tel un jeu de piste, comme si tout danger avait disparu. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines, car les repères viennent à manquer. Nous sommes en haut de la crête et nous ne trouvons pas le passage pour entamer la descente côté espagnol. Nous allons et venons le long de la ligne frontière, un œil sur l'altimètre, l'autre sur la falaise et les éventuelles traces envisageables. « Là ça passe, non ? » « Ça me paraît engagé quand même... » Après la difficulté du mur, on s'attend à tout de la part de notre topo. Nous trouvons finalement le fameux passage, qui s'avère même être balisé ! Du côté espagnol, toujours de la pluie et de la brume, mais plus d'orage. Me voilà rassurée, la tension descend,

le corps se détend, le cerveau se relâche... il ne reste qu'à suivre les balises jusqu'à Parzan, quel luxe ! Mon corps me rappelle aussi qu'il serait temps de manger, de boire et d'un coup... je me sens vidée ! Nous reprenons de l'énergie entre deux averses. Ce soir, un orage de grêle nous attend.